Crise de l'écriture et ironie dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil

Schreibkrise und Ironie in Robert Musils Mann ohne Eigenschaften

Writing Crisis and Irony in Robert Musil's The Man without Qualities

Elisabeth Malick Dancausa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/2455>

DOI : 10.4000/ceg.2455

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 26 octobre 2017

Pagination : 251-264

ISBN : 979-10-320-0129-5

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Elisabeth Malick Dancausa, « Crise de l'écriture et ironie dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 73 | 2017, mis en ligne le 26 avril 2019, consulté le 20 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/2455> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.2455>

Crise de l'écriture et ironie dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil

Elisabeth MALICK DANCAUSA

Lycée Georges Brassens, Villeneuve-le-Roi

L'Homme sans qualités de Robert Musil reflète un monde en crise sous de multiples aspects : crise historique, crise politique, crise identitaire, crise de l'écriture. Et l'ironie est l'une des principales réponses apportées par Musil à ces différents types de crises. L'accent sera mis ici sur la façon dont *L'Homme sans qualités* thématise et reflète la crise de l'écriture et sur les diverses formes d'ironie mises en œuvre pour répondre à cette crise.

Il s'agira dans un premier temps d'esquisser un tableau du contexte idéologique et culturel de la Vienne de 1913, tel qu'il est évoqué dans le roman. À une crise des valeurs et de l'identité, que l'on peut associer à l'entrée dans la modernité, viennent s'ajouter une crise du langage et une crise du récit qui ébranlent les bases mêmes de l'écriture du roman. La disparition de toute certitude en matière d'écriture conduit Musil à faire de l'ironie un élément central de sa pensée et de son style. C'est ainsi qu'il élabore la notion d'« ironie constructive », qui permet, en mêlant le réel et le possible, de dépasser les apories du langage et de la modernité. Mais cette ironie constructive peut aussi être comprise comme un principe d'écriture. L'analyse de quelques extraits du roman permettra ainsi de voir comment cette ironie prend la forme d'une ironie proprement linguistique et sur quels types de procédés elle se fonde.

Le contexte

Crise des valeurs et de l'identité

Jacques Le Rider associe la crise idéologique du début du ^{xx}e siècle à l'avènement de la modernité, qui voit le jour à l'époque des Lumières et fait l'apologie de la liberté subjective et du progrès. Divers courants idéologiques naissent progressivement de cette nouvelle approche du réel. On peut évoquer notamment le positivisme, qui associe ce progrès de l'esprit humain au développement des sciences positives ou encore la psychologie, qui s'épanouit au tournant du siècle et analyse de façon scientifique les rapports du « moi » au monde. Mais dès le ^{xix}e siècle apparaissent des courants de pensée qui prennent du recul par rapport au positivisme et à l'apologie du progrès. Nietzsche notamment peut

être considéré comme le précurseur de la Lebensphilosophie, selon laquelle les concepts logiques ne permettent pas d'appréhender l'ensemble du réel et qui revendique l'importance d'éléments non rationnels, créatifs et dynamiques dans tout système de pensée. Pour les représentants de cette Lebensphilosophie, la pensée logique et scientifique du rationalisme et des Lumières, en différenciant et en segmentant les objets du monde, a fini par distancer l'individu du monde où il vit (Kernmayer 1999). Il s'agit du sentiment de « désenchantement du monde » dont parle Max Weber (1995 [1917]), et qui s'associe à l'idée d'une harmonie perdue. Dans *L'Homme sans qualités*, le personnage d'Ulrich fait l'expérience de cette crise de l'individu isolé et désolidarisé du monde :

Man hätte sagen können [...], dass diese Einsamkeit immer dichter oder immer größer wurde. Sie schritt durch die Wände, sie wuchs in die Stadt, ohne sich eigentlich auszudehnen, sie wuchs in die Welt. „Welche Welt?“ dachte er. „Es gibt ja gar keine!“ Es kam ihm vor, dass dieser Begriff keine Bedeutung mehr hätte. (MoE, p. 664)

La crise de la relation sujet-objet s'accompagne d'un sentiment de dislocation du réel, d'un symptôme de perte de réalité. Mais la dissociation entre sujet et objet ne s'arrête pas là : l'individu moderne se sent étranger à la nature, mais bientôt aussi au corps, au désir, aux sentiments et donc à lui-même (Laermann 1970). Ainsi pour Ulrich :

[...] die persönlichen Eigenschaften, die er dabei erwarb [gehörten] mehr zueinander als zu ihm, ja jede einzelne von ihnen hatte, wenn er sich genau prüfte, mit ihm nicht inniger zu tun als mit anderen Menschen, die sie auch besitzen mochten. [...] Es ist eine Welt von Eigenschaften ohne Mann entstanden, von Erlebnissen ohne den, der sie erlebt. (MoE, p. 148-150)

En revendiquant un statut d'« homme sans qualités », Ulrich renvoie à un réel littéralement inqualifiable, qui ouvre tout le champ du possible. Pour reprendre la formulation de Peter André Alt, on peut dire qu'en substituant ainsi un « sens du possible » au « sens du réel¹ » (Alt 1989), et en adoptant de ce fait une distanciation ironique généralisée à l'égard de ce réel, Ulrich cherche à fondre sa perte d'identité dans un monde auquel il dénie également tout sens.

Crise du langage

Cette crise de l'identité se double d'une crise du langage : certes, la réflexion sur l'aptitude du langage à « dire le monde » de façon adéquate, voire à dire une vérité sur le monde, remonte à l'Antiquité (on peut songer au *Cratyle* de Platon). Mais cette problématique est totalement réactualisée au moment de l'entrée dans la modernité et dans la monarchie danubienne, polyglotte depuis des siècles ; la réflexion sur le langage prend une dimension particulière. La pensée autrichienne du début du xx^e siècle dans le débat sur la légitimité du langage se réclame de l'empirisme anglo-saxon. Ainsi ce n'est pas un hasard si, en 1902, dans la fameuse Lettre de Lord Chandos, Hofmannsthal met en

1. Cf. titre du chapitre 4 : « Wenn es Wirklichkeitssinn gibt, muss es auch Möglichkeitssinn geben. ».

scène Philippe Lord Chandos qui s'adresse à Francis Bacon pour exprimer son renoncement à toute activité littéraire, après avoir fait l'expérience du sentiment douloureux que toute cohérence a disparu, dans ses pensées comme dans sa vision du monde². À la même époque, les ouvrages de Fritz Mauthner sur le langage (Mauthner 1902 et 1906)³ rencontrent un certain succès. Mauthner y exprime une réelle méfiance vis-à-vis du langage, qui nous fait croire à la réalité objective d'entités abstraites conceptualisée par la langue et trahit, par sa généralité, le caractère subjectif et singulier de nos expériences. Wittgenstein se montre tout aussi critique dans son *Tractatus logico-philosophicus* (1990 [1921]: 89): le sens est accessible uniquement dans les propositions logiques, c'est-à-dire dans les propositions dont la forme logique reflète la structure des faits, de ce qui a lieu dans le monde et non dans les énoncés évaluatifs, notamment ceux qui concernent l'éthique et l'esthétique. Cette crise du langage est également thématisée dans *L'Homme sans qualités*. Musil pousse à l'extrême la pensée de Mauthner et dénie au langage de la société moderne, en raison de son imprécision, jusqu'à la fonction de communication sociale que lui accordait encore ce dernier. Le mot ne peut plus servir de référence stable dans une société où « des gens qui en entendant le mot 'cours' pensaient les uns au cours des changes, les autres à un cours de littérature et les troisièmes à la Cour d'assises » (Hsql, p. 237)⁴. L'imprécision inhérente au langage est accentuée plus encore dans la société contemporaine, où le langage journalistique et publicitaire ne recherche plus la justesse de la parole, mais l'impact de la formule: toute nuance devient dès lors superflue car elle ne fait pas vendre. C'est ce qui explique par exemple l'emploi « commercial » du concept de « génie », qui, en l'associant dans l'expression « un cheval de course génial » (Hsql, p. 55)⁵ au sème « animal », le rabaisse à ce qu'il y a de plus profane (ce qui conforte Ulrich dans sa volonté de ne pas être associé à des qualités explicitement formulées). Cette tendance à l'imprécision s'étend progressivement à l'ensemble du langage social et les concepts s'émoussent jusqu'à devenir « aussi indistincts que des silhouettes dans une buanderie » (Hsql, p. 576)⁶.

Crise du roman, crise du récit

La crise du langage va de pair avec une crise du récit, plus intimement liée à nouveau à la crise identitaire. En effet, dans la modernité, dans ce « monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne pour les vivre » (Hsql, p. 188), les faits n'ont plus à être assignés à des auteurs-sources, leur

2. Cf. « die abstrakten Worte, deren sich doch die Zunge naturgemäß bedienen muss, um irgendwelches Urteil an den Tag zu geben, zerfielen mir im Munde wie modrige Pilze. » (Hofmannsthal 1979 [1902]: 465).

3. Ouvrages analysés par Roland Quilliot (1986: 45-55).

4. « Menschen, die bei dem Worte Kurs an den Rennkurs, Börsenkurs oder Seminarkurs dachten » (*MoE*, p. 188).

5. « ein geniales Rennpferd » (*MoE*, p. 44).

6. « [die Begriffe waren] so unscharf wie Gestalten in einer Waschküche » (*MoE*, p. 458).

enchaînement n'a plus de sens global, comme le montrent ces réflexions, tirées du chapitre 122:

Wohl dem, der sagen kann „als“, „ehe“ und „nachdem“! [...] Die meisten Menschen sind im Grundverhältnis zu sich selbst Erzähler. [...] Und Ulrich bemerkte nun, dass ihm dieses primitiv Epische abhanden gekommen sei, woran das private Leben noch festhält, obgleich öffentlich alles schon unerzählerisch geworden ist und nicht einem „Faden“ mehr folgt, sondern sich in einer unendlich verwobenen Fläche ausbreitet. (MoE, p. 650)

Ulrich vit donc dans un monde sans récit, c'est-à-dire sans continuité et sans cohérence narrative, où les éléments entretiennent entre eux des relations fonctionnelles privées de tout principe de causalité. Ou plutôt non, justement, Ulrich ne vit nulle part ailleurs que dans le roman de Musil, et ses réflexions sur le langage et le récit n'existent que dans le texte de *L'Homme sans qualités*. Il faut donc changer d'échelle d'analyse et passer du monde de la fiction à celui du contexte réel d'écriture. On peut alors parler ici de métadiscours poétique: en thématissant la crise du langage et du récit, Musil nous renvoie directement à la question de la crise du roman.

Dans *L'Homme sans qualités*, toutes les considérations d'Ulrich sur son incapacité à narrativiser sa propre vie, sont directement liées à l'ébranlement de la structure narrative du roman qui le met en scène. En effet, le roman traditionnel et notamment le « Bildungsroman », le roman d'apprentissage, présente généralement une structure de narration téléologique, dans laquelle un sujet cherche à s'approprier un objet. Or, comme le souligne Peter Zima (1988: 216-217), dans *L'Homme sans qualités*, la qualité de sujet du héros est mise en doute et sa seule quête, celle visant à devenir « un homme important », disparaît dès la troisième tentative, dans la première partie. *L'Homme sans qualités* commence là où finirait un roman traditionnel: avec le renoncement à l'action, et recherche ce que les autres romans posaient comme une évidence: l'identité du moi. L'entreprise de Musil est donc toute entière fondée sur un « paradoxe », comme il le dit lui-même, consistant à « écrire le roman que l'on ne peut pas écrire⁷ ». Il écrit en ayant conscience que la situation existentielle d'Ulrich et de son époque ne peut plus être retranscrite. Dans un essai daté de 1931, Musil analyse cette « Crise du roman », qu'il considère moins comme une mutation radicale ou une catastrophe que comme une évolution naturelle du roman à l'ère moderne⁸. Selon lui, ce qui caractérise l'évolution littéraire moderne, c'est moins la crise du roman (qui perdure en réinventant ses formes) que la crise de l'« epos », c'est-à-dire la crise de la narration⁹. Le courant

7. « Paradoxon?: den Roman schreiben, den man nicht schreiben kann. » (Musil 1978b, Bd. 7: 826).

8. « [Ich] glaube aber nicht wie viele andere daran, dass der augenblickliche Zustand der europäischen Sprachen unter krisenhaften Formen etwas Neues hervorbringen will, sondern bin der Meinung, dass die Erscheinungen, die man Krisis nennt, dauernde und stationäre sind, wonach man es also mit einer schlichten Entwicklung zu tun hat statt mit einer Zeugungskatastrophe und Mutation. » (Musil 1978b, Bd. 8: 1408).

9. « Trotzdem gibt es einen Wendepunkt: den des Zurücktretens des Epos, den Sieg des Romans über das Epos. [...] Andererseits: Das ‚Erzählen‘ kommt ganz aus der Situation des epischen Vortrages. Das Erzählen ist Bericht. Was lässt man sich gern berichten? Etwas Neues und etwas

naturaliste avait déjà réduit la place de l'humain dans sa représentation du monde moderne industriel, préférant la description à la narration¹⁰, la littérature moderne n'a fait que poursuivre cette évolution vers le formalisme (cf. Sebastian 2005: 80-99). Musil va plus loin encore dans cette voie: puisque le récit est perçu d'emblée comme impossible, le roman ne peut plus être qu'une parodie de sa propre entreprise, la parodie consistant, pour reprendre la définition d'Adorno, à « se servir de formes à une époque où elles sont devenues impossibles¹¹ ». Il n'a pas d'autre choix que d'adopter une position distanciée vis-à-vis de lui-même et ne peut avoir d'autre forme que celle de l'ironie. Dans *L'Homme sans qualités*, le ton est donné dès avant l'entrée dans le texte: le roman s'ouvre sur « Une Manière d'introduction » (HsqI, p. 10-11)¹², et le jeu ironique avec les formes et les attentes du lecteur dans le péritexte se poursuit dès le titre du premier chapitre: « D'où, chose remarquable, rien ne s'en suit. » Le texte s'expose comme une forme entièrement construite, voire en construction, et refuse explicitement de susciter une quelconque attente au niveau de la narration. Dans *L'Homme sans qualités*, la notion d'ironie englobe donc d'emblée l'ensemble du texte.

Face à cette crise des valeurs, du langage et du récit, Musil développe sa propre définition de l'ironie, celle d'une « ironie constructive », qui permet de dépasser les apories.

L'ironie constructive comme solution

Certes, *L'Homme sans qualités* exprime une distanciation critique, profondément ironique, par rapport au monde en crise qu'il dépeint. Mais cela n'empêche pas Musil de vouloir malgré tout manifester un peu de bienveillance à l'égard de cette réalité. C'est en cela que consiste l'« ironie constructive ».

Ist für jede Art von Darstellung nicht das beste, die Haltung wohlwollender Ironie einzunehmen [...] ? Es steckt ja in allem etwas Richtiges. (Musil 1955: 415)

C'est cette attitude qui correspond à ce que Musil nomme l'ironie constructive. Dietrich Hochstätter l'analyse avec beaucoup de justesse et la caractérise comme une « ironie de l'ironie » (1972: 106). Cette ironie au carré évite en effet tout discours dogmatique en se soumettant elle-même à la distanciation généralisée qui la caractérise, car elle se reconnaît en partie dans cela même qu'elle rejette :

gern Gehörtes! [...] Wir wollen uns nichts mehr erzählen lassen, betrachten das nur noch als Zeitvertreib. Für das, was bleibt, suchen zwar nicht, wir, aber unsere Fachleute eine neue Gestalt. Das Neue erzählt uns die Zeitung, das gern Gehörte betrachten wir als Kitsch. » (Musil 1978b, Bd. 8: 1411-1412).

10. Dans un essai de 1936, Georg Lukács (1971: 197-242) oppose notamment les écrivains réalistes (Balzac, Tolstoï), qui racontent un monde fictif, aux naturalistes (Zola, Flaubert), qui décrivent une pseudo authenticité.

11. Adorno cité par Zima (1988: 216).

12. « Eine Art Einleitung » et « Woraus bemerkenswerter Weise nichts hervorgeht » (*MoE*, p. 8-9).

Ironie ist: einen Klerikalen so darzustellen, dass neben ihm auch ein Bolschewik getroffen ist. Einen Trottel so darstellen, dass der Autor plötzlich fühlt: das bin ich ja zum Teil selbst. Diese Art Ironie – die konstruktive Ironie – ist im heutigen Deutschland ziemlich unbekannt. Es ist der Zusammenhang der Dinge, aus dem sie nackt hervorgeht. (MoE, p. 1939)

On peut donc, à la suite de Beda Allemann (1956) parler ici d'auto-ironie constructive: l'auto-ironie du texte transcende l'ironie arrogante de l'homme sans qualités, ouvert au possible mais méfiant vis-à-vis du réel. Pour Musil, le réel ne doit pas être rejeté en bloc car il contient lui aussi des éléments de vérité dont il faut tenir compte, et fait, en fin de compte, partie intégrante de tous les possibles.

Cette position que l'on pourrait qualifier de philosophique par rapport au réel est également pour Musil un principe d'écriture. L'ironie constructive permet donc à la fois de dépasser la crise des valeurs et la crise de l'écriture. En effet, la définition que donne Ulrich d'une écriture « exacte » correspond parfaitement au principe de l'ironie constructive :

Jedes Wort will wörtlich genommen werden, sonst verweist es zur Lüge, aber man darf keines wörtlich nehmen, sonst wird die Welt zum Tollhaus! (MoE, p. 749)

Ironie linguistique

C'est au niveau du texte que Musil met ainsi en pratique sa définition de l'écriture exacte, en fondant sens littéral et sens possible dans des énoncés ironiques dont l'interprétation n'est jamais univoque. On a alors affaire à une ironie proprement linguistique reposant, au niveau des énoncés, sur de nombreux marqueurs d'ironie.

Ironie et antiphrase

On peut prendre pour exemple de cette ironie linguistique un extrait du roman où le jeu polyphonique avec la notion d'antiphrase est particulièrement subtil :

„Der Pazifismus in den Händen von Dilettanten schließt ohne Zweifel eine große Gefahr ein“ fügte [Tuzzi] bedeutsam hinzu.

Ulrich wollte lachen, aber Tuzzi meinte es tödlich ernst, und er hatte da zwei Dinge zusammengebracht, die wirklich entfernt verwandt waren, so komisch es auch sein mochte, Liebe und Pazifismus dadurch verbunden zu sehn, dass beide in ihm den Eindruck einer dilettantischen Ausschweifung hervorriefen. So wusste Ulrich nicht, was er antworten sollte [...]. [je souligne] (MoE, p. 807)

Le discours tenu par le haut fonctionnaire Tuzzi et selon lequel le pacifisme peut menacer la paix en Europe semble totalement absurde. La contradiction de termes entre « Pazifismus » et « große Gefahr » semble donc ne laisser aucun doute sur le fait qu'il s'agit ici d'un énoncé antiphrastique dans lequel « Pazifismus » signifie en réalité « Bellizismus » ou « Militarismus » ou, autre possibilité envisageable, que l'expression « große Gefahr » doit être entendue

comme « keine große Gefahr ». Le récepteur de cet énoncé part donc du principe qu'il ne peut pas être tenu de façon sérieuse par son locuteur, et donc qu'il s'agit d'ironie. Et de fait, dans le cadre de la fiction romanesque, Ulrich interprète tout d'abord les paroles de Tuzzi comme ironiques avant de comprendre que son interlocuteur est sérieux. Mais même lorsqu'elle est contredite et présentée comme du discours sérieux, l'ironie apparente de Tuzzi persiste et se retourne contre lui. En effet, si l'on passe de l'analyse du récit à l'analyse de l'écriture du roman, on peut constater que Musil manie l'ironie avec une subtilité extrême. En insistant, dans cet extrait à la fois sur le sérieux (par l'adjectif « tödlich » en position d'adverbe qui renforce « ernst ») et sur l'absurdité du point de vue de Tuzzi (par le groupe participial « wirklich entfernt verwandt » et l'adjectif « komisch »), Musil ne fait finalement que déplacer la cible de l'ironie. Cette ironie n'est plus à mettre au compte du personnage, mais à celui de l'auteur, qui dénonce ainsi l'absurdité du discours anti-pacifiste. La double énonciation associée au contexte de discours rapporté a pour effet de ne pas annihiler l'effet d'ironie, mais de modifier son interprétation : il ne s'agit pas ici d'une antiphrase à mettre au compte du personnage, mais d'une parodie du discours anti-pacifiste à mettre au compte de l'auteur ou du narrateur.

Ironie et polyphonie

Mais l'ironie linguistique de Musil ne se réduit pas à l'emploi d'antiphrases consistant à dire le contraire de ce qu'il veut faire entendre. Elle s'exprime de façon plus générale et plus subtile à travers un jeu polyphonique de voix dont le caractère dissonant permet de critiquer toute vision dogmatique ou univoque du monde. Prenons un exemple illustrant la façon dont Musil critique le jargon journalistique qui représente, par son manque de précision, l'exact contraire de l'« écriture exacte » vers laquelle il tend. Dans le second livre, il met en scène un journaliste, venu poser des questions à Ulrich sur son père récemment décédé, afin de rédiger une nécrologie pour le journal local :

[...] sowie [Ulrich] auf die Frage nach dem Wichtigsten in seines Vaters Leben zu antworten begann, wusste er schon nicht, was wichtig sei und was nicht, und sein Besucher musste ihm zu Hilfe kommen. Erst da ging es, angefasst mit den Fragenzangen einer beruflich auf das Wissenswerte geschulten Neugier, vorwärts, und Ulrich bekam ein Gefühl, als wohne er der Erschaffung der Welt bei. Der Journalist, ein junger Mann, fragte, ob der Tod des alten Herrn nach langem Leiden oder unerwartet gekommen sei, und als Ulrich zur Antwort gab, dass sein Vater bis zur letzten Woche seine Vorlesungen abgehalten habe, formte er daraus: in voller Arbeitsrüstigkeit und Frische. Dann flogen von dem Leben des alten Herrn die Späne davon bis auf ein paar Rippen und Knoten: Geboren in Protiwin im Jahre 1844, die und die Schulen besucht, ernannt zum ..., ernannt am ...; mit fünf Ernennungen und Auszeichnungen war das Wesentliche fast schon erschöpft. Eine Heirat dazwischen. Ein paar Bücher. Einmal beinahe Justizminister geworden; es scheitert am Widerspruch von irgendeiner Seite. Der Journalist schrieb, Ulrich begutachtete es, es stimmte. Der Journalist war zufrieden, er hatte die nötige Zeilenzahl. Ulrich staunte über das kleine Häufchen Asche, das von einem Leben übrigbleibt. Der Journalist hatte für alle Auskünfte, die er empfing, sechs- und achtspännige Formeln bereit gehabt: großer Gelehrter, geöffneter Weltsinn, vorsichtig-schöpferischer Politiker, universale Begabung und so weiter. [je souligne] (MoE, p. 692-693)

Dans cet extrait, le discours du journaliste n'est pas mis en scène dans un dialogue, mais rapporté par la médiation du narrateur. C'est cette médiation qui permet de créer l'effet de dissonance sur lequel repose l'ironie de ce passage. Cette satire du langage journalistique consiste à montrer que le journaliste réduit ses informations à des stéréotypes, dépourvus de toute nuance et totalement impersonnels. Ce fonctionnement du jargon journalistique est résumé dans les deux analogies du passage, qui comparent le texte journalistique à un morceau de bois taillé à l'extrême puis à un « petit amas de cendre », c'est-à-dire dans les deux cas, aux restes finalement peu représentatifs d'un ensemble à l'origine tout différent. Les conséquences de cette stratégie langagière sur le discours sont mises en évidence grâce aux deux citations, censées être équivalentes au niveau du sens : « sein Vater [hatte] bis zur letzten Woche seine Vorlesungen abgehalten » et « in voller Arbeitsrüstigkeit und Frische ». Si la première formulation, attribuée à Ulrich, fait référence à un élément concret et personnel de la vie de son père, la seconde, correspondant à la reformulation journalistique, est au contraire abstraite et froide. Or ces caractéristiques du langage de la presse sont peu à peu intégrées dans le discours du narrateur lui-même. C'est dans cette mesure que l'on peut parler de dissonance et d'ironie. Le narrateur semble reprendre à son compte un type de langage qui ne correspond en rien à sa propre philosophie du langage. De même que le journaliste simplifie les informations sous forme de clichés, le narrateur adopte un style de plus en plus simple, dénué de nuances. Cela concerne tout d'abord le discours du journaliste, rapporté selon ses propres principes, poussés de plus en plus à l'extrême : on passe ainsi de groupes syntagmatiques complets (« geboren in Protiwin im Jahre 1844 ») à des groupes syntagmatiques tronqués, dont a disparu l'essentiel, c'est-à-dire l'information (« die und die Schulen besucht », « ernannt zum ... », « ernannt am ... », « von irgendeiner Seite »), et finalement à une énumération parataxique de syntagmes nominaux, tous construits sur le même modèle adjectif-nom (« großer Gelehrter », « geöffneter Weltsinn », « vorsichtig-schöpferischer Politiker », « universale Begabung »). Mais cette réduction de la richesse du langage contamine également le discours attribué au narrateur lui-même. Alors que le début du passage propose des énoncés complexes et nuancés, enchaînant des procédés de subordination (« sowie [Ulrich] auf die Frage nach dem Wichtigsten in seines Vaters Leben zu antworten begann »), de coordination (« und sein Besucher musste ihm zu Hilfe kommen ») et d'apposition (« angefasst mit den Fragenzungen einer beruflich auf das Wissenswerte geschulten Neugier »), les derniers énoncés prennent peu à peu eux aussi une forme parataxique (« Der Journalist schrieb, Ulrich begutachtete es, es stimmte. Der Journalist war zufrieden, er hatte die nötige Zeilenzahl »). En imitant progressivement un discours qui ne lui correspond pas et en l'associant à une évaluation exagérément positive (« Ulrich bekam ein Gefühl, als wohne er der Erschaffung der Welt bei »), le narrateur en souligne en réalité les profondes insuffisances. Ces insuffisances sont essentiellement dues au fait que l'objectif premier de ce discours n'est pas de transmettre un message, il ne s'agit pas ici de communiquer, mais simplement de remplir des lignes de façon consensuelle. L'effet de dissonance qui ressort du

contraste entre le report du discours journalistique et ce que l'on sait du point de vue du narrateur nous permet donc de parler ici d'ironie.

Les formes de polyphonie ironique sont si nombreuses dans *L'Homme sans qualités* qu'elles peuvent se superposer. On peut prendre pour exemple la parodie de sociolectes, évoquée précédemment, et la parodie de textes littéraires, en réponse à la crise du roman. Dès les toutes premières phrases du roman, ces deux formes de parodies se confondent, mêlant une imitation satirique du discours scientifique à une transformation stylistique de l'incipit romanesque traditionnel :

Über dem Atlantik befand sich ein barometrisches Minimum; es wanderte ostwärts, einem über Russland lagernden Maximum zu, und verriet noch nicht die Neigung, diesem nördlich auszuweichen. Die Isothermen und Isotheren taten ihre Schuldigkeit. Die Lufttemperatur stand in einem ordnungsgemäßen Verhältnis zur mittleren Jahrestemperatur, zur Temperatur des kältesten wie des wärmsten Monats und zur aperiodischen monatlichen Temperaturschwankung. Der Auf- und Untergang der Sonne, des Mondes, der Lichtwechsel des Mondes, der Venus, des Saturnrings und viele andere bedeutsame Erscheinungen entsprachen ihrer Voraussage in den astronomischen Jahrbüchern. Der Wasserdampf in der Luft war gering. Mit einem Wort, das das Tatsächliche recht gut bezeichnet, wenn es auch etwas altmodisch ist: Es war ein schöner Augusttag des Jahres 1913. (MoE, p. 9)

L'imitation satirique du discours scientifique repose essentiellement sur deux procédés : l'accumulation de termes scientifiques difficilement compréhensibles pour le lecteur profane, associée à l'emploi systématique, à partir de la seconde phrase, d'une structure syntaxique dénuée de toute subjectivité (sujet-verbe-complément(s)). Comme il s'agit des premières phrases du roman, l'on peut se demander s'il est possible de parler ici de « dissonance ». Certes, ce passage est dissonant par rapport au style du narrateur dans le reste du roman. La parodie du discours scientifique se déploie dans l'ensemble de *L'Homme sans qualités* et le ton est donné dès le premier chapitre, où la ville de Vienne et ses habitants sont présentés comme des forces naturelles, dénuées de toute individualité et de toute volonté, et qu'il s'agirait d'analyser et d'expliquer de manière rationnelle, avec l'objectivité détachée du scientifique. Cependant, au moment de la lecture des premières phrases du texte, cette voix de référence ne s'est pas encore fait entendre. Or le lecteur se rend compte immédiatement que ces phrases « sonnent faux ». Cette impression de dissonance repose donc sur un effet de contraste entre ce discours et l'attente du lecteur, ce qu'il est habitué à lire au début d'un roman. Wolfdietrich Rasch (1967 : 104-105) propose une analyse très convaincante de cet extrait : selon lui, cet incipit caricature la façon dont un roman doit débiter à l'ère de la modernité et de la toute-puissance du modèle scientifique. Dans le contexte de la crise de la narration, cette concentration de termes scientifiques ironise les indications temporelles du roman traditionnel en s'en distanciant. On a donc bien affaire à la transformation stylistique et à la parodie ironique d'un incipit traditionnel. Mais cette ironie est à double tranchant, elle se distancie à la fois de la tradition romanesque et du discours scientifique qu'elle imite. En effet, si l'on y prête bien attention, l'indication temporelle « schöner Augusttag des Jahres 1913 » (« une belle journée d'août 1913 ») ne peut pas se traduire en termes météorologiques, le fait que tout soit météorologiquement en ordre

ne nous renseigne pas sur la date précise. Les deux formulations, présentées comme deux alternatives possibles et équivalentes, ne recouvrent en fait pas la même réalité et le vocabulaire spécialisé occupe ici une place qui n'est pas la sienne. Inversement, si l'on se concentre sur le contenu du discours, l'emploi du prétérit, pourtant caractéristique d'un incipit, « sonne faux » lui aussi dans la mesure où un bulletin météo ne peut se donner qu'au présent ou au futur. Musil stigmatise donc ici à la fois l'emploi de termes techniques complexes pour désigner des phénomènes simples, et le mauvais usage qui peut être fait de la science, appliquée aveuglement et de façon exclusive à des domaines qui ne peuvent pas être abordés de façon aussi unilatérale.

Ironie et valeur

À ce jeu polyphonique s'ajoute un travail subtil sur l'expression de la valeur, dans la mesure où l'ironie implique la plupart du temps un jugement de valeur. Prenons pour exemple un passage où Ulrich encore enfant, rédigeant une dissertation sur « l'amour de la patrie », formule pour la première fois sa philosophie du possible, remettant en question à la fois la perfection du monde et celle de l'Autriche-Hongrie. L'on imagine le scandale provoqué par ces réflexions au sein du corps enseignant bien-pensant. Or cette réaction de l'autorité est présentée comme suit :

Er war sehr stolz auf diesen Satz gewesen, aber er hatte sich vielleicht nicht verständlich genug ausgedrückt, denn es entstand große Aufregung darüber, und man hätte ihn beinahe aus der Schule entfernt. [je souligne] (MoE, p. 19)

L'ironie de cette phrase réside en grande partie dans le modalisateur « vielleicht ». On peut considérer qu'il y a ici aussi une dissonance entre le point de vue d'Ulrich (voire celui d'Ulrich enfant) et celui du narrateur. Mais il ne s'agit plus ici de discréditer ce point de vue. En effet, le modalisateur « vielleicht » ne va pas à l'encontre de la perspective du narrateur. Il introduit « simplement » l'expression d'un doute à un endroit où il n'a pas lieu d'être. En accord avec sa philosophie, Ulrich entrevoit une explication « possible », qui ne correspond pas à l'explication réelle. En réalité, ce n'est pas la formulation mais bien le fond de ses pensées qui pose problème à ses enseignants. Sans ce « vielleicht », l'ironie aurait effectivement consisté en un simple procédé d'antiphrase où l'expression « nicht verständlich genug » (pas assez clairement) aurait en réalité signifié « allzu sehr verständlich » (trop clairement). Mais l'introduction de ce « vielleicht » dans la proposition ne permet plus cette simple inversion et rend l'ironie plus subtile : elle empêche toute interprétation exclusive puisque le modalisateur sous-entend qu'il peut y avoir une autre explication, tout en feignant de ne pas pouvoir la deviner. L'ironie consiste moins ici à laisser entendre le contraire de ce qui est dit qu'à refléter une attitude naïve par rapport au point de vue exprimé. L'on peut mettre cette naïveté sur le compte de la candeur d'Ulrich enfant. Mais en adoptant cette perspective, l'énoncé souligne en réalité l'absurdité des positions du parti adverse, en faisant mine de ne pas même pouvoir se les représenter. Ce

procédé rappelle donc plutôt celui de l'ironie socratique: « vielleicht » simule une ignorance, pour mieux affirmer une supériorité. C'est dans cette inversion de l'échelle des valeurs et non dans l'inversion du sens que réside l'ironie de la phrase.

On voit donc comment l'écriture subtile de Musil permet d'imbriquer sens réel et sens possible pour mettre en pratique au niveau du texte lui-même l'ironie constructive qui permet de dépasser la crise du langage et du roman.

Conclusion

La crise de l'écriture qui sous-tend tout le roman de Musil mêle une crise du langage et une crise du récit, toutes deux intimement liées à la crise des valeurs propres à l'entrée dans la modernité. Dans *L'Homme sans qualités*, toutes ces crises sont traitées essentiellement par l'ironie. Mais le roman de Musil nous permet de voir que cette notion d'ironie est éminemment polymorphe. Elle peut désigner une distanciation idéologique par rapport à une situation observée comme depuis un point de vue surplombant. Mais cette distanciation n'est jamais arrogante. L'essentiel pour Musil n'est pas de critiquer le monde en crise qu'il dépeint mais de se distancier de tout point de vue dogmatique. Et pour que l'ironie ne se convertisse pas elle-même en dogme, elle fait l'objet de la même distanciation, jusqu'à devenir une « ironie constructive » où le réel et les possibles se rencontrent et permettent de dépasser au moins l'une des crises évoquées dans le roman, la crise de l'écriture. L'ironie constructive, mise au service du texte, se convertit en une ironie proprement linguistique. Cette ironie linguistique ne se résume pas à l'antiphrase. Elle joue aussi et surtout de la polyphonie et des échelles de valeur pour produire un texte extrêmement subtil, qui sollicite toute l'attention de son lecteur pour être apprécié dans ses nombreuses ambiguïtés. Cette ironie permet à Musil de dire à la fois le réel et le possible en jouant avec les mots et les attentes du lecteur, pour construire un texte infiniment riche, fin et jouissif.

Bibliographie

Œuvres de Robert Musil

En allemand

Musil, Robert (1978a) *Der Mann ohne Eigenschaften* (MoE). Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, édition revue et corrigée.

Musil, Robert (1955) *Tagebücher, Aphorismen, Essays und Reden, Gesammelte Werke in Einzelausgaben*. Édité par Adolf Frisé, Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Musil, Robert (1976) *Tagebücher*. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Musil, Robert (1978b) *Gesammelte Werke in neun Bänden*. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Musil, Robert (1981) *Briefe 1901-1942*. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

En français

Musil, Robert (1978c) *Essais: conférences, critique, aphorismes et réflexion*. Trad. Philippe Jaccottet, Paris: Seuil.

Musil, Robert (1995 [1956]) *L'Homme sans qualités. Volumes I (HsqI) et II (HsqII)*. Trad. Philippe Jaccottet, Paris: Seuil.

Ouvrages cités

Allemann, Beda (1956) *Ironie und Dichtung*. Unterjesingen-Tübingen: Verlag Günther Neske Pfullingen.

Alt, Peter-André (1989) *Ironie und Krise: Ironisches Erzählen als Form ästhetischer Wahrnehmung in Thomas Manns Der Zauberberg und Robert Musils Der Mann ohne Eigenschaften*. Frankfurt a.M., Bern, New-York, Paris: Peter Lang.

Hochstätter, Dietrich (1972) *Sprache des Möglichen: Stilistischer Perspektivismus in Robert Musils 'Mann ohne Eigenschaften'*. Frankfurt a.M.: Athenäum Verlag.

Hofmannsthal, Hugo (1979 [1902]) *Ein Brief [1902]*. In: *Gesammelte Werke in zehn Einzelbänden*. Frankfurt a.M.: Fischer Verlag.

Kernmayer, Hildegard (1999) « Wiener Post-Moderne oder Sehnsucht nach der großen Erzählung? ‚Identitätskrise‘ als Signatur einer Epoche. Einleitung ». In: Hildegard Kernmayer (éd.), *Zerfall und Rekonstruktion, Identität und ihre Repräsentation in der Österreichischen Moderne*, Wien: Passagen Verlag, p. 13-28.

Lukács, Georg (1971) « Erzählen oder Beschreiben ». In: *Werke*, vol. IV (Essays über Realismus). Neuwied, Berlin: Luchterhand Verlag, p. 197-242.

Laermann, Klaus (1970) *Eigenschaftslosigkeit. Reflexionen zu Musils Roman ‚Der Mann ohne Eigenschaften‘*. Stuttgart: J.B. Metzler.

Mauthner, Fritz (1902) *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*. Stuttgart, Berlin: J. G. Cotta.

Mauthner, Fritz (1906) *Die Sprache*. Frankfurt a.M.: Rütten & Loening.

Quilliot, Roland (1986) « Les sources viennoises de Wittgenstein ». In: *Vienne 1900, Naissance du siècle, Mythe et réalités*, Dijon: Presses de la faculté de Droit et de Science politique de Dijon, p. 45-55.

Rasch, Wolfdieter (1967) *Über Robert Musils Roman ‚Der Mann ohne Eigenschaften‘*. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht.

Sebastian, Thomas (2005) *The Intersection of Science and Literature in Musil's 'The Man Without Qualities'*. New York: Camden House.

Weber, Max (1995 [1917]) *Wissenschaft als Beruf*. Stuttgart: Reclam.

- Wittgenstein, Ludwig (1990 [1921]) *Logisch-philosophische Abhandlung, Tractatus logico-philosophicus*. Leipzig: Reclam.
- Zima, Peter (1988) *L'Ambivalence romanesque: Proust, Kafka, Musil*. Frankfurt a.M., Bern, New York, Paris: Peter Lang.

Autres ouvrages consultés

- Groeben, Norbert / Scheele, Brigitte (1984) *Produktion und Rezeption von Ironie*. Tübingen: Narr.
- Hamon, Philippe (1996) *L'Ironie littéraire – Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris: Hachette Université.
- Malick, Elisabeth (2011) *Qualités de l'ironie – Approches croisées de l'ironie dans "L'Homme sans qualités" de Robert Musil*. Thèse en ligne, [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2011/malick_e#p=0&a=top], dernière consultation le 27 août 2016.
- Rongier, Sébastien (2007) *De l'ironie – Enjeux critiques pour la modernité*. Paris: Klincksieck.
- Schoentjes, Pierre (2001). *Poétique de l'ironie*. Paris: Seuil.